

Zeitschrift: La vie musicale : revue bimensuelle de la musique suisse et étrangère
Herausgeber: Association des musiciens suisses
Band: 1 (1907-1908)
Heft: 14

Rubrik: Nécrologie

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 20.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

✿✿ M. Ruggiero Leoncavallo, qui a fêté, le 8 mars, son cinquantième anniversaire de naissance, vient, à ce qu'il paraît, de terminer un nouvel opéra. L'œuvre, qui porte le titre de *Maja*, est écrite sur un livret français.

✿✿ M. Alfred Testoni vient de terminer un ouvrage en quatre actes, intitulé : *Gioacchino Rossini*. L'auteur cherche à faire revivre, dit-on, l'époque musicale si riche et si variée, qui va de 1820 à 1860 environ. Nous saurons bientôt — la première aura lieu probablement à Milan — s'il y a réussi.

✿✿ Nous avons raison d'accueillir avec scepticisme la nouvelle d'après laquelle le violon de M. Eugène Ysaye aurait été retrouvé. « Hercule » n'est pas rentré en possession du maître, qui a perdu tout espoir de le retrouver jamais. Quant à nous, nous en reparlerons seulement lorsque... nous l'aurons vu.

✿✿ Grandes premières : à Paris, *Ghyslaine*, drame lyrique en un acte, poème de G. Guiches et M. Frager, musique de Marcel Bertrand, — et *La Habanera*, drame lyrique en trois actes, poème et musique de Raoul Laparra. Ces deux ouvrages, représentés à l'Opéra-Comique, semblent devoir leur succès surtout à l'exécution et à la mise en scène remarquables auxquelles M. Carré a habitué son public. Quant aux jugements de la presse, ils sont contradictoires. Nous en entendrons sans doute parler. — A Budapest, *Eliane*, opéra romantique de Edm. de Mihalovich, le nestor des compositeurs hongrois ; immense succès pour l'auteur, rappelé une trentaine de fois.

✿✿ Voici, d'après la statistique des théâtres de langue allemande publiée par la maison Breitkopf et Härtel, le nombre des représentations obtenues par les œuvres de quelques compositeurs, au cours de la seule année 1907 : M. Lehar vient en tête avec le chiffre invraisemblable de 2.932 représentations de sa trop fameuse *Lustige Witwe*. Puis viennent : R. Wagner, avec 1.710 représentations ; Johann Strauss, 1.313 ; Lortzing, 725 ; Verdi, 721 ; Bizet, 530 ; Mozart, 514 ; Richard Strauss, 291 (*Salomé*) ; Mascagni, 281 ; Leoncavallo, 252 ; Gounod, 244 ; Beethoven, 187 ; Humperdinck, 158 ; Meyerbeer, 144, etc., etc.

NÉCROLOGIE

— *Pauline Lucca*, la célèbre cantatrice, est morte à Vienne, le 28 février, après huit années d'indicibles souffrances. Elle était née à Vienne, le 25 avril 1841, de parents italiens, et avait débuté très humblement, comme choriste à l'Opéra impérial. Remarquée un jour qu'elle chantait, comme coryphée, un petit solo du *Freischütz*, elle fut engagée à l'âge de seize ans à peine au théâtre d'Olmütz, passa ensuite à Prague et de là, sur la recommandation de Meyerbeer qui l'avait entendue dans les *Huguenots*, à l'Opéra royal de Berlin. C'était en 1861. Et l'on sait quelle brillante carrière la remarquable cantatrice scénique fit depuis lors. Idole du public berlinois (et de Bismarck, avec lequel elle réussit à se faire photographier, en 1864, ce qui fut une cause de grand scandale !), Pauline Lucca avait tout ce qu'il fallait pour s'assurer du succès au théâtre : « un extérieur agréable, le regard vif, la bouche espiègle et rieuse et, par-dessus tout, une voix de mezzo-soprano admirablement timbrée, un peu sombre, mais très chaude et souple à souhait. De plus, elle était remarquablement douée, au point de vue dramatique. Quant à l'interprétation vocale, elle était d'une exactitude souvent relative ; les fioritures n'avaient rien de merveilleux, et les libertés que la cantatrice prenait, firent le tourment de plus d'un chef d'orchestre. » Un critique musical qui prit une part directe aux événements artistiques d'alors, M. Rudolf Fiege, que nous venons déjà de citer, raconte *de visu*, dans l'*Allg. Musikzeitung*, les grands triomphes (Marguerite, Mignon, la Fille du régiment, Sélina, Valentine, les deux Zerline de *Fra Diavolo* et de *Don Juan*, Léonore, Chérubin, etc.), et le brusque départ de Berlin. On a parlé d'intrigues ourdies par une nouvelle venue, Th. Mallinger, en 1872. Il n'en fut rien. P. Lucca voulait partir, pour des raisons qui n'ont rien à voir avec l'art (son mari, le baron de Rhoden, était en France, blessé, et elle alla le soigner, mais peu après divorça, pour épouser, en Amérique, le major de Wallhofen qui avait fait, lui aussi, la campagne de 1870), elle saisit le premier prétexte venu. Dans une représentation des *Noces de Figaro*, au cours de laquelle on avait, paraît-il, sifflé, Pauline Lucca se prétendit visée par les manifestants et, comme elle rentrait en scène et que la comtesse (Th. Mallinger) lui demandait : « Eh ! bien, Chérubin, que se passe-t-il ? », elle répondit à haute et intelligible voix (ce qui ne se trouvait guère dans son « rôle » !) : « Des inconvenances ! » Ce fut le commencement de la fin. Partie peu après, en rupture de contrat, elle alla récolter des lauriers un peu partout, en Amérique et en Europe, jusqu'au jour où l'Opéra de Vienne se l'attacha. Pauline Lucca ne chanta plus qu'en représentations à Berlin, une première fois en 1880, une dernière fois en

1883, mais les Berlinoïses ne l'ont pas oubliée, et les confiseurs de la grande ville vendent encore aujourd'hui de très doux « Lucca-Augen » ! « On l'a souvent appelée une enfant du bonheur, dit encore M. Fiege. Elle le fut, mais nul ne peut se dire vraiment heureux avant l'heure de la mort... Pauvre Lucca ! Charmant kobold qui si souvent nous enchantait, ô femme toute frémissante de vie qui savait faire tressaillir notre cœur de joie ou de douleur, combien nous contemplons attristés la fin de ta carrière ! Mère d'une seule enfant, d'une enfant difforme, veuve depuis dix ans, luttant pendant huit années contre les souffrances... La Mort fut la bienvenue, lorsqu'elle sonna à tes soixante-sept ans l'heure de la délivrance, lorsqu'elle vint obscurcir l'éclair de tes yeux et clore pour toujours tes lèvres mélodieuses. R. I. P. »

— Mme Edm. Blauwaert, la veuve du fameux baryton wagnérien, est morte à Bruxelles, après une longue carrière consacrée à l'art. Elle avait, sous son nom de jeune fille surtout (Amélie Staps), remporté des succès de virtuose, puis elle s'était vouée à l'enseignement. Mme Blauwaert était une nièce du regretté Alphonse Scheler.

BIBLIOGRAPHIE

MUSIQUE

Chez Fœtisch frères (S. A.), éditeurs, Lausanne :

LUCIEN DE FLAGNY, *Quatre chansons du bon vieux temps*, op. 43.

Les trois premières de ces brèves chansons ont été simplement recueillies et harmonisées par le jeune professeur à l'Académie de musique de Genève. Ce sont : *La ronde de Thérèse* (d'origine picarde), *La marmotte* et *La bague du prince*. Quant à la *Chanson bretonne*, écrite sur un poème d'Albert Delpit et dédiée à M^{me} Nina Faliero-Dalcroze, elle est originale, mais, comme les trois premières, d'inspiration franchement populaire. Musique de bon aloi, simple de ligne, franche de ton, sans nulle surcharge harmonique et qui se borne à souligner finement une mélodie dont le charme est fait avant tout de grâce spirituelle ou mélancolique, un peu fruste.

ALBERT HARNISCH, *Laissez-moi, que j'entre à l'église*, poésie de P. Ketterer, pour chant avec accompagnement de piano ou d'harmonium.

Cette mélodie, pour ténor ou soprano, est due à la collaboration d'un poète et d'un musicien aveugles, mais qui, comme Faust, ont su se ressaisir (car ils ont connu sans doute les heures d'inévitable découragement !), à la pensée que leur esprit est bien « voyant ». On sait, du reste, le talent de l'organiste de la Cathédrale de Lausanne, M. A. Harnisch.

JUSTIN BISCHOFF, *Espérons*, paroles de H. Durand, pour chant avec accompagnement de piano, orgue ou harmonium.

Musique probe, s'il en fut, de facture irréprochable, et qui, écrite dans une tessiture vocale extrêmement restreinte (pour mezzo-soprano), sera pour beaucoup la bienvenue. L'indication de l'accompagnement pour « orgue ou harmonium » n'est pas un vain mot, comme c'est trop souvent le cas. Sur l'un comme sur l'autre instrument, cet accompagnement s'exécutera sans difficulté et sonnera bien. Il est regrettable qu'une légère erreur de déclamation dépare la phrase : « Le bonheur, s'il n'est pas une vaine parole... ». On la corrigera, du reste, aisément, en remplaçant, les deux fois, le silence qui suit le *fa dièse* par une simple prolongation de cette note.

L. CHRISTOL, *Ciel bleu*, romance pour piano et violon ou flûte.

Cette romance est dédiée « aux fiancés M^{lle} Marthe Galzy et M. Ernest Montagnol ». Puisse la prophétie de son titre se réaliser, comme le parti-pris de ses tierces et de ses sixtes.

AUGUSTA DE KABATH, *La légende de la rose*, poésie de Claire Cornet.

» » » *Lune d'argent*, poésie de France Darget.

Deux mélodies, pour chant avec accompagnement de piano, composées par une femme, sur des poèmes de femmes et dédiées l'une à M^{me} Adeline Gibert-Caire, l'autre à M^{lle} A. Jolléy. On pourrait croire à quelque manifestation « féministe ». Et peut-être ne serait-ce point la pire, puisque des faits valent toujours mieux que des théories ! Mais si l'audacieux rédacteur du « Censeur », M. J.-Ernest Charles, a pu affirmer récemment, sans nulle galanterie du reste, que les femmes écrivains n'ont apporté aucune pierre à l'édifice de l'évolution littéraire, il nous sera permis sans doute d'user du même... paradoxe, au sujet de l'évolution musicale, de Sapho, la musicienne-poétesse grecque, à M^{lle} Cécile Chaminade ou à M^{me} Augusta de Kabath. G. H.